

Guy Sirois
Un des visages de Janus

Jean-Louis Trudel

Numéro 73, septembre 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42962ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Trudel, J.-L. (1993). Guy Sirois : un des visages de Janus. *Liaison*, (73), 26–26.

Un des visages de Janus

Guy Sirois vit depuis bientôt vingt ans dans l'Outaouais, ayant partagé son temps équitablement entre l'Ontario et le Québec. Il travaille au fédéral, collabore à la production de *Solaris* et a livré de nombreux textes critiques sur la SF. Depuis 1981, il est également un écrivain de science-fiction qui vit à Québec et qui a signé certaines des meilleures nouvelles de SF écrites au Canada. Pourtant, son nom n'est paru sur un texte de création qu'une seule fois, en 1979...



La clé de ce mystère ? Guy Sirois fait partie d'un tandem si organiquement lié qu'il s'est donné son propre nom : Michel Martin, combinant les prénoms de deux amis. Jean Dion, qui vit à Québec, et Guy Sirois forment un duo d'écrivains dont l'alchimie secrète des nouvelles d'une excellence soutenue. Ensemble, ils ont signé six nouvelles de leur pseudonyme en douze ans.

Pour parcimonieuse que puisse sembler cette production, elle jouit par contre d'une qualité indéniable. Leur première nouvelle, que je considère comme un des meilleurs textes dans le genre, s'intitule «Vingt sommes» et paraît dans la première anthologie de SF canadienne d'expression française publiée par un grand éditeur : *Les Années lumière*, parue chez VLB en 1983. Cette nouvelle décrit la vie d'une poignée d'humains à bord d'un astéroïde voguant entre les étoiles. Le réalisme de la peinture d'une société humaine adaptée à une telle existence tranche sur tout ce qui avait été fait auparavant au Canada dans ce genre.

L'oeuvre de «Michel Martin» a été couronnée par le prestigieux Grand Prix Logidisque de la Science-fiction québécoise en 1989, à l'occasion de la publication de la nouvelle «Geisha Blues» dans l'anthologie *L'Année de la Science-fiction et du fantastique québécois 1987*. «Geisha Blues» explore de l'intérieur la conscience d'une jeune fille dotée de personnalités secondaires et victime d'une indoctrination pseudo-religieuse dans un monde qui, sans être celui de demain, pourrait exister après-demain... Cette nouvelle a d'ailleurs été reprise dans l'anthologie de SF *Univers 1990* chez J'ai Lu en France et a aussi reçu le Prix Boréal 1989 de la meilleure nouvelle, décerné par un vote des lecteurs. C'est ce

texte qui a été considéré en premier pour une traduction en anglais.

La complicité indispensable à de telles réussites fascine, certes. Et elle remonte à loin. Guy Sirois connaît Jean Dion depuis son école secondaire, à Québec; c'est à cette époque qu'ils ont commencé à écrire... ensemble et séparément. Un roman rédigé durant les années soixante-dix est resté dans un tiroir... et n'en sortira pas, selon Sirois.

Leur pseudonyme commun est né lors de la rédaction de «Vingt sommes»,

afin de bien indiquer qu'il s'agissait d'une fusion de deux écritures «liées par la sueur et le sang». Ils s'échangent par courrier les ébauches de leurs textes, mais n'ont pas de vraie méthode (en fait, deux projets sur trois n'aboutissent pas). Une nouvelle de Michel Martin, c'est une nouvelle où les deux sentent que ça appartient ni à l'un ni à l'autre.

Pourquoi la SF ? Guy Sirois n'a jamais écrit autre chose. Il a tâté de tous les genres, mais a fini par découvrir qu'il était plus à l'aise en SF. Il avoue par ailleurs que Jean Dion et lui ont été surpris du succès de «Geisha Blues», une nouvelle qui «n'était pas très joyeuse». C'était une expérience, car en général ils sont plus fidèles aux modèles de la SF classique, donc étatsunienne. Pour Guy Sirois, la venue à Ottawa a d'ailleurs été déterminante en le mettant en contact avec l'Amérique et une culture étrangère. Vivre en Ontario a d'abord conditionné ses lectures en lui permettant de lire plus en anglais.

Depuis, Guy Sirois et Jean Dion ont signé quatre autres nouvelles. En 1990, «La tortue sur le trottoir» a encore remporté le Prix Boréal de la meilleure nouvelle. Il s'agissait justement d'un texte sur une prise de contact avec une civilisation du futur très différente... Cette variation pour le moins originale sur le thème du voyage dans le temps était parue dans l'anthologie québécoise de SF, C.I.N.Q., chez les Éditions Logiques. Cette année, c'est leur nouvelle «Un temps pour mourir», parue dans *imagine...* 60, qui est en lice pour le Prix Boréal 1993 de la meilleure nouvelle. En attendant l'annonce du prix, Michel Martin continue à écrire à deux mains.

PHOTO :
JEAN-LOUIS
TRUDEL

J.-L.T.